



Méandres proustiens

(textes choisis de Marcel Proust)

Mike Schertzer

septembre 17-25 2002

Beg-Meil: les plages et le sentier côtier

Beg-Meil (les plages)

Aucun être ne veut livrer son âme.

La Prisonnière

L'amour, c'est l'espace et le temps rendus sensibles au cœur.

La Prisonnière

Tâchez de garder toujours un morceau du ciel au dessus de votre vie.

Du côté de chez Swann

Nous sommes tous obligés, pour rendre la réalité supportable, d'entretenir en nous quelques petites folies.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

La vraie beauté est si particulière, si nouvelle, qu'on ne la reconnaît pas pour la beauté.

Le Côté de Guermantes

Chacun voit en plus beau ce qu'il voit à distance, ce qu'il voit chez les autres.

Le Côté de Guermantes

Le bonheur est salutaire pour le corps, mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit.

Albertine disparue

Le seul véritable voyage, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux.

La Prisonnière

Une heure n'est pas qu'une heure c'est une vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats.

Le Temps retrouvé

L'absence n'est-elle pas pour qui aime, la plus certaine, la plus efficace, la plus vivace, la plus indestructible, la plus fidèle des présences ?

Les Plaisirs et les jours

On rêve beaucoup du paradis, ou plutôt de nombreux paradis successifs, mais ce sont tous, bien avant qu'on ne meure, des paradis perdus, et où l'on se sentirait perdu.

Sodome et Gomorrhe

Rien qu'en ouvrant la porte sur le parc, avant de partir, on sentait qu'un autre « temps » occupait depuis un instant la scène ; des souffles frais, volupté estivale, s'élevaient dans la sapinière [...] et presque imperceptiblement, en méandres caressants, en remous capricieux, commençaient leurs légers nocturnes.

Sodome et Gomorrhe

Nous avons beau savoir que les années passent, que la jeunesse fait place à la vieillesse, que les fortunes et les trônes les plus solides s'écroulent, que la célébrité est passagère, notre manière de prendre connaissance et, pour ainsi dire, de prendre le cliché de cet univers mouvant, entraîné par le Temps, l'immobilise au contraire.

Le Temps retrouvé

Le signe de l'irréalité des autres ne se montre-t-il pas assez, soit dans leur impossibilité à nous satisfaire, comme, par exemple, les plaisirs mondains qui causent tout au plus le malaise provoqué par l'ingestion d'une nourriture abjecte, ou celui de l'amitié qui est une simulation puisque, pour quelques raisons morales qu'il le fasse, l'artiste qui renonce à une heure de travail pour une heure de causerie avec un ami sait qu'il sacrifie une réalité pour quelque chose qui n'existe pas.

Le Temps retrouvé

Notre tort est de croire que les choses se présentent habituellement telles qu'elles sont en réalité, les noms tels qu'ils sont écrits, les gens tels que la photographie et la psychologie donnent d'eux une notion immobile. En fait ce n'est pas du tout cela que nous percevons d'habitude. Nous voyons, nous entendons, nous concevons le monde tout de travers. Nous répétons un nom tel que nous l'avons entendu jusqu'à ce que l'expérience ait rectifié notre erreur, ce qui n'arrive pas toujours. [...] Cette perpétuelle erreur, qui est précisément la « vie », ne donne pas ses mille formes seulement à l'univers visible et à l'univers audible, mais à l'univers social, à l'univers sentimental, à l'univers historique, etc. [...] Nous n'avons de l'univers que des visions informes, fragmentées et que nous complétons par des associations d'idées arbitraires, créatrice de dangereuses suggestions.

Albertine disparue

En réalité, comme il arrive pour les âmes des trépassés dans certaines légendes populaires, chaque heure de notre vie, aussitôt morte, s'incarne et se cache en quelque objet matériel. Elle y reste captive, à jamais captive, à moins que nous ne rencontrions l'objet. A travers lui nous la reconnaissons, nous l'appelons, et elle est délivrée. L'objet où elle se cache— ou la sensation, puisque tout objet par rapport à nous est sensation - nous pouvons très bien ne le rencontrer jamais. Et c'est ainsi qu'il y a des heures de notre vie qui ne ressusciteront jamais. C'est que cet objet est si petit, si perdu dans le monde, il y a si peu de chances qu'il se trouve sur notre chemin ! Il y a une maison de campagne où j'ai passé plusieurs étés de ma vie. Parfois je pensais à ces étés, mais ce n'étaient pas eux. Il y avait grande chance pour qu'ils restent à jamais morts pour moi. Leur résurrection a tenu, comme toutes les résurrections, à un simple hasard.

Contre Sainte-Beuve

Les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Du côté de chez Swann

Certains souvenirs sont comme des amis communs, ils savent faire des réconciliations.

Le Côté de Guermantes

L'instinct d'imitation et l'absence de courage gouvernent les sociétés comme les foules.

Sodome et Gomorrhe

Le spécifique pour guérir un événement malheureux (les trois quarts des événements le sont) c'est une décision.

Albertine disparue

Dans l'attente, on souffre tant de l'absence de ce qu'on désire qu'on ne peut supporter une autre présence.

Sodome et Gomorrhe

Ce n'est pas parce que les autres sont morts que notre affection pour eux s'affaiblit, c'est parce que nous mourons nous-mêmes.

Albertine disparue

Si l'habitude est une seconde nature, elle nous empêche de connaître la première, dont elle n'a ni les cruautés, ni les enchantements.

Sodome et Gomorrhe

Ses idées semblaient le plus souvent confuses, chacun appelant idées claires celles qui sont au même degré de confusion que les siennes propres.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Un nom, c'est tout ce qui reste bien souvent pour nous d'un être, non pas même quand il est mort, mais de son vivant.

Le Temps retrouvé

L'absence n'est-elle pas, pour qui aime, la plus certaine, la plus efficace, la plus vivace, la plus indestructible, la plus fidèle des présences ?

Les Plaisirs et les jours

Que ce soit les conditions sociales, les prévisions de la sagesse, en vérité, on n'a pas de prise sur la vie d'un autre être.

Albertine disparue

Quand on se voit au bord de l'abîme et il semble que Dieu vous ait abandonné, on hésite plus à attendre de lui un miracle.

Albertine disparue

S'il suffit de se rappeler qu'on s'est fatigué pour sentir péniblement sa fatigue, se dire : « Je me suis reposé » suffit à créer le repos.

Sodome et Gomorrhe

La réalité est le plus habile des ennemis. Elle prononce ses attaques sur le point de notre cœur où nous ne les attendions pas, et où nous n'avions pas préparé de défense.

La Prisonnière

On construit sa vie pour une personne, et quand enfin on peut l'y recevoir, cette personne ne vient pas, puis meurt pour nous, et on vit prisonnier dans ce qui n'était destiné qu'à elle.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner, car elle est un point de vue sur les choses.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Cette issue hors de soi-même, ce chemin de communication privé, mais qui donne sur la grande route où passe ce que nous ne connaissons que du jour où nous en avons souffert : la vie des autres.

Albertine disparue

Nous travaillons à tout moment à donner sa forme à notre vie, mais en copiant malgré nous comme un dessin les traits de la personne que nous sommes et non de celle qu'il nous serait agréable d'être.

Le Côté de Guermantes

On ne peut bien décrire la vie des hommes, si on ne la fait pas baigner dans le sommeil où elle plonge et qui, nuit après nuit, la contourne comme une presqu'île est cernée par la mer.

Le côté de Guermantes

Nous ne sommes pas comme des bâtiments à qui on peut ajouter des pierres du dehors, mais comme des arbres qui tirent de leur propre sève le nœud suivant de leur tige, l'étage supérieur de leur frondaison.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

C'est un des torts des gens du monde de ne pas comprendre que, s'ils veulent que nous croyions en eux, il faudrait d'abord qu'ils y crussent eux-mêmes, ou au moins qu'ils respectassent les éléments essentiels de notre croyance.

Le Temps retrouvé

C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps.

Le Côté de Guermantes

Car aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur. C'est sans doute l'existence de notre corps, semblable pour nous à un vase où notre spiritualité serait enclose, qui nous induit à supposer que tous nos biens intérieurs, nos joies passées, toutes nos douleurs sont perpétuellement en notre possession.

Sodome et Gomorrhe

Il vient si vite, le moment où l'on n'a plus rien à attendre, où le corps est figé dans une immobilité qui ne promet plus de surprises, où l'on perd toute espérance en voyant, comme aux arbres en plein été des feuilles déjà mortes, autour de visages encore jeunes des cheveux qui tombent ou blanchissent, il est si court, ce matin radieux.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

L'écrivain ne dit que par une habitude prise dans le langage insincère des préfaces et des dédicaces : « mon lecteur ». En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même.

Le Temps retrouvé

Tout ce qui nous semble impérissable tend à la destruction ; une situation mondaine, tout comme autre chose, n'est pas créée une fois pour toutes mais aussi bien que la puissance d'un empire, se reconstruit à chaque instant par une sorte de création perpétuellement continue, ce qui explique les anomalies apparentes de l'histoire mondaine ou politique au cours d'un demi-siècle. La création du monde n'a pas eu lieu au début, elle a lieu tous les jours.

Albertine disparue

Ganivelles (Beg-Meil, sentier côtier)

Le plus longue phrase en français : 856 mots

vol.IV *Sodome et Gomorrhe* p.877-879

Sans honneur que précaire, sans liberté que provisoire, jusqu'à la découverte du crime ; sans situation qu'instable, comme pour le poète la veille fêté dans tous les salons, applaudi dans tous les théâtres de Londres, chassé le lendemain de tous les garnis sans pouvoir trouver un oreiller où reposer sa tête, tournant la meule comme Samson et disant comme lui : « Les deux sexes mourront chacun de son côté » ; exclus même, hors les jours de grande infortune où le plus grand nombre se rallie autour de la victime, comme les Juifs autour de Dreyfus, de la sympathie ' parfois de la société - de leurs semblables, auxquels ils donnent le dégoût de voir ce qu'ils sont, dépeint dans un miroir qui, ne les flattant plus, accuse toutes les tares qu'ils n'avaient pas voulu remarquer chez eux-mêmes et qui leur fait comprendre que ce qu'ils appelaient leur amour (et à quoi, en jouant sur le mot, ils avaient, par sens social, annexé tout ce que la poésie, la peinture, la musique, la chevalerie, l'ascétisme, ont pu ajouter à l'amour) découle non d'un idéal de beauté qu'ils ont élu, mais d'une maladie inguérissable ; comme les Juifs encore (sauf quelques-uns qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées) se fuyant les uns les autres, recherchant ceux qui leur sont le plus opposés, qui ne veulent pas d'eux, pardonnant leurs rebuffades, s'enivrant de leurs complaisances ; mais aussi rassemblés à leurs pareils par l'ostracisme qui les frappe, l'opprobre où ils sont tombés, ayant fini par prendre, par une persécution semblable à celle d'Israël, les caractères physiques et moraux d'une race, parfois beaux, souvent affreux, trouvant (malgré toutes les moqueries dont celui qui, plus mêlé, mieux assimilé à la race adverse, est relativement, en apparence, le moins inverti, accable qui l'est demeuré davantage) une détente dans la fréquentation de leurs semblables, et même un appui dans leur existence, si bien que, tout en niant qu'ils soient une race (dont le nom est la plus grande injure), ceux qui parviennent à cacher qu'ils en sont, ils les démasquent volontiers, moins pour leur nuire, ce qu'ils ne détestent pas, que pour s'excuser, et allant chercher, comme un médecin l'appendicite, l'inversion jusque dans l'histoire, ayant plaisir à rappeler que Socrate était l'un d'eux, comme les Israélites disent de Jésus, sans songer qu'il n'y avait pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme, pas d'antichrétiens avant le Christ, que l'opprobre seul fait le crime, parce qu'il n'a laissé subsister que ceux qui étaient réfractaires à toute prédication, à tout exemple, à tout châtement, en vertu d'une disposition innée tellement spéciale qu'elle répugne plus aux autres hommes (encore qu'elle puisse s'accompagner de hautes qualités morales) que de certains vices qui y contredisent, comme le vol, la cruauté, la mauvaise foi, mieux compris, donc plus excusés du commun des hommes ; formant une franc-maçonnerie bien plus étendue, plus efficace et moins soupçonnée que celle des loges, car elle repose sur une identité de goûts, de besoins, d'habitudes, de dangers, d'apprentissage, de savoir, de trafic, de glossaire, et dans laquelle les membres mêmes qui souhaitent de ne pas se connaître aussitôt se reconnaissent à des signes naturels ou de convention, involontaires ou

voulus, qui signalent un de ses semblables au mendiant dans le grand seigneur à qui il ferme la portière de sa voiture, au père dans le fiancé de sa fille, à celui qui avait voulu se guérir, se confesser, qui avait à se défendre, dans le médecin, dans le prêtre, dans l'avocat qu'il est allé trouver ; tous obligés à protéger leur secret, mais ayant leur part d'un secret des autres que le reste de l'humanité ne soupçonne pas et qui fait qu'à eux les romans d'aventure les plus invraisemblables semblent vrais, car dans cette vie romanesque, anachronique, l'ambassadeur est ami du forçat ; le prince, avec une certaine liberté d'allures que donne l'éducation aristocratique et qu'un petit bourgeois tremblant n'aurait pas, en sortant de chez la duchesse s'en va conférer avec l'apache ; partie réprouvée de la collectivité humaine, mais partie importante, soupçonnée là où elle n'est pas étalée, insolente, impunie là où elle n'est pas devinée ; comptant des adhérents partout, dans le peuple, dans l'armée, dans le temple, au bain, sur le trône ; vivant enfin, du moins un grand nombre, dans l'intimité caressante et dangereuse avec les hommes de l'autre race, les provoquant, jouant avec eux à parler de son vice comme s'il n'était pas sien, jeu qui est rendu facile par l'aveuglement ou la fausseté des autres, jeu qui peut se prolonger des années jusqu'au jour du scandale où ces dompteurs sont dévorés ; jusque-là obligés de cacher leur vie, de détourner leurs regards d'où ils voudraient se fixer, de les fixer sur ce dont ils voudraient se détourner, de changer le genre de bien des adjectifs dans leur vocabulaire, contrainte sociale légère auprès de la contrainte intérieure que leur vice, ou ce qu'on nomme improprement ainsi, leur impose non plus à l'égard des autres mais d'eux-mêmes, et de façon qu'à eux-mêmes il ne leur paraisse pas un vice.



Du Côté de Beg-Meil

Jean Santeuil

(textes choisis pour le mur de l'entrée de l'Archipel à Fouesnant)

Mike Schertzer

septembre 19 – octobre 31 2002
l'Archipel, Fouesnant

Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté.

À cinquante mètres du sémaphore, c'est-à-dire de l'extrémité de la presqu'île, les pommiers cessent. Le sol, déjà couvert du sable de la grève voisine et d'une herbe courte, étouffe le bruit des pas. Partout des fougères et des chardons brûlés par le soleil...

À la petite maison d'un gardien de phare dans un endroit où il ne passe jamais personne. Et là, dans ce lieu véritablement sublime il examinait le vol des oiseaux qui passaient sur la mer, écoutant le vent, regardant le ciel, à la façon des anciens augures, non comme un présage de l'avenir, mais plutôt, à ce que j'ai compris, comme un ressouvenir du passé.

Une étroite presqu'île baignée à l'ouest par la pleine mer, et à l'est par une baie qui laisse voir entre les pommiers les maisons et le port de l'autre rive, est une retraite inquiète et sûre devant qui défilent sans l'accoster les navires et les barques pleines de vie qui ne s'approchent pas assez pour en donner plus que le spectacle, mais qui passent trop près pour ne pas faire sentir au solitaire la douceur tremblante et profonde d'en être détaché. Le soir, pour monter jusqu'au promontoire, il suit le long de la baie un sentier tracé dans la fougère, le genêt, la bruyère et l'ajonc, qui suit la baie à pic, comme un talus fleuri qui longe un chemin creux. Si étroite entre ces deux rives, la mer s'allonge à ses pieds comme un chemin charmant qui mène au port voisin les barques qui rentrent à la file, comme des vaches, s'arrêtant çà et là pour paître encore...

Quelques tranches de nuages roses et bruns qui restent encore dans le ciel ont la couleur innocente et saine du jambon fumé. Attardées et frileuses, des barques brunes rentrent vers les lumières du port enflant leurs voiles rousses. Puis ce sera le sommeil dans les lits clos, la nuit profonde pleine de rêves obscurs qu'interrompent, quand le bruit des vitres pliant sous la tempête réveille, les baisers impuissants et doux, les bras qui se collent au cou et les jambes qui serrent les jambes, les caresses qui accroissent le silence, comme le vent se colle aux fenêtres, étreint la toiture et fait crier la trappe de la cheminée, la tête qui se dresse un instant sans dénouer les bras de l'autre pour écouter le bruit, comme un ennemi qui rôde autour de la maison et essaye

d'enfoncer la porte, puis se replonge et s'abandonne sous les draps pour faire de la tendresse et de la chaleur au-dedans avec tout le froid et toute l'hostilité du dehors.

Comme une nouvelle glorieuse que les drapeaux aux fenêtres, l'animation dans les rues, les cris frénétiques des passants ou la solennité du silence vous crient par mille voix diverses et pareilles, le soir, avant qu'il arrive à la pleine mer où le soleil se couche, l'azur tremblant et rose du sable mouillé, les vives couleurs du ciel, la nacre riche et changeante de la baie, un éclair d'or ou un paysage lumineux dans la fenêtre d'une chaumière, les maisons de l'autre rive rouges comme au lever du jour, semblent apporter les échos affaiblis et étouffés du soleil invisible et prochain et préparer le règne de sa gloire. Alors le pas se presse et le regard se réjouit, heureux de reconnaître dans tous ces vivants miroirs sensibles et divers du soleil, sa pourpre mystérieuse. Une heure plus tard, soufflant sur la forêt marécageuse et pleine de nuit dont le jour barre encore d'une ligne rouge l'entrée rousse de fougères brûlées et de chardons morts et que parfume violemment l'humidité des feuilles, le vent de mer réveille par sa froidure et excite de son sel le désir de rentrer dans la maison où le feu brille, où la lampe chauffe, où dans le plat servi les poissons sont salés comme la mer, qui, sombre maintenant, luit encore, bleu-gris comme un mullet, un maquereau ou une raie.

Nous nous penchons vers les choses avec avidité comme si elles pouvaient nous donner, la mer sa force inépuisable, le vent son souffle, l'air de mer sa pureté.

On entend seulement le doux reflux ou de la baie ou de la mer aussi calme que la baie, et ce seul bruit ou l'aboiement d'un chien de ferme qui le couvre sert de piédestal à ce grand silence et le fait paraître plus grand encore. À tout instant la baie apparaît entre les branches du chemin et les bois de l'autre rive, fraîche, et, les jours sans soleil, grise comme une limande entre les feuilles. Le soir, la chaude humidité de ce pays s'accroît, et l'odeur de goémon est noyée dans l'odeur plus vive des pommes vertes des arbres et des pommes rouges tombées à terre.

Là où nous menons une vie saine et une vie heureuse, nous aimons à croire que réside en effet le secret de la force et le privilège de la beauté.

de *Contre Sainte-Beuve*

En réalité, comme il arrive pour les âmes des trépassés dans certaines légendes populaires, chaque heure de notre vie, aussitôt morte, s'incarne et se cache en quelque objet matériel. Elle y reste captive, à jamais captive, à moins que nous ne rencontrions l'objet. A travers lui nous la reconnaissons, nous l'appelons, et elle est délivrée. L'objet où elle se cache— ou la sensation, puisque tout objet par rapport à nous est sensation - nous pouvons très bien ne le rencontrer jamais. Et c'est ainsi qu'il y a des heures de notre vie qui ne ressusciteront jamais. C'est que cet objet est si petit, si perdu dans le monde, il y a si peu de chances qu'il se trouve sur notre chemin ! Il y a une maison de campagne où j'ai passé plusieurs étés de ma vie. Parfois je pensais à ces étés, mais ce n'étaient pas eux. Il y avait grande chance pour qu'ils restent à jamais morts pour moi. Leur résurrection a tenu, comme toutes les résurrections, à un simple hasard.